

Conférence-débat

« **La préhistoire du syndicalisme** », présentée par **Michelle Perrot**, historienne, professeure émérite à l'Université de Paris 7 – Paris Diderot

Texte établi d'après l'exposé oral

Quand les responsables de l'Institut CGT d'histoire sociale m'ont demandé de présenter cette conférence, je n'ai pas hésité un instant, car je pense qu'il est important que les travaux universitaires puissent être communiqués à un large public sur un sujet aussi important que l'histoire du syndicalisme. Merci donc pour votre invitation.

Le mot préhistoire ne m'enthousiasme pas beaucoup. Dans « préhistoire », il y a l'idée d'une histoire qui serait secondaire, qui n'existerait guère et qui s'en irait vers un espèce de point qui serait en l'occurrence la CGT. Les ouvriers du 19^e siècle dont il sera question aujourd'hui faisaient ce qu'ils pouvaient pour répondre aux circonstances dans lesquelles ils vivaient, et il faut prendre garde de ne pas les juger avec le point de vue qui est le nôtre aujourd'hui. Il est toujours essentiel de prendre en compte le contexte historique.

Plusieurs points. D'abord, je veux rappeler que je vais évoquer le 19^e siècle et que je me situe avant la naissance de la CGT qui a lieu en toute fin de siècle, en 1895 pour être exact. Une chose simple, le 19^e siècle c'est, on pourrait dire, la naissance de la classe ouvrière. La révolution industrielle commence dans le dernier tiers du 18^e siècle, et elle se développe dans le courant du 19^e siècle. Elle produit, en quelque sorte, la classe ouvrière. Ça n'a pas été facile. La France, l'occident pourrait-on dire plus largement, était rurale et l'industrialisation a donc d'abord été considérée avec méfiance. Il y a même eu une résistance à l'industrialisation.

La première étape a été celle de la proto-industrialisation. C'est celle, par exemple, des métiers à tisser ou à filer à domicile. Les paysans y voyaient un complément de ressources qu'ils pouvaient gérer de chez eux. Cela les arrangeait en un sens. Au fond, c'était un mode de vie à la fois paysan et ouvrier, mais qui demeurait surtout paysan. Ils y puisaient leur autonomie, si bien que quand il s'est agi d'aller dans des manufactures ou dans les usines cela a détruit l'équilibre de leur vie, leur mode de vie familiale... Notamment en France, plus qu'en Grande-Bretagne, il y a eu une résistance à l'industrialisation qui est très intéressante à étudier en elle-même. Mais, progressivement toutefois, les paysans ont été obligés d'entrer en usine. Aujourd'hui, nous tenons beaucoup à nos usines, trop souvent menacées, mais à l'époque, il faut bien avoir conscience que les usines étaient considérées comme le baignoire. Les gens disaient d'ailleurs « le baignoire industriel ».

Pourquoi ? Parce qu'il y avait de très longues journées, inimaginables pour nous aujourd'hui (15 à 16 heures au début, puis réduction progressive). Toute la journée dans des locaux

inconfortables avec une discipline assez légère au départ mais qui, progressivement, se renforcera. Il faut organiser cette main-d'œuvre, qu'elle vienne à l'heure, qu'elle ne sorte pas. C'est très dur. C'est une mutation du mode de vie vraiment difficile, avec des ouvriers qui comprenaient d'ailleurs beaucoup de femmes et d'enfants, il ne faut surtout pas l'oublier. Mais ce ne sont pas eux qui ont créé le mouvement ouvrier, ce sont d'abord les artisans. Il y avait, au 19^e siècle, une autre catégorie d'ouvriers, les artisans, aux métiers qualifiés. Ces artisans étaient des gens instruits, compétents, qualifiés, urbains (dans les villes, il y a plus de mouvements, plus d'instruction), avec un grand désir du savoir et d'écriture. D'ailleurs, Jacques Rancière a écrit un livre merveilleux¹ qui s'applique tout à fait à ces ouvriers de la première moitié du 19^e siècle qui sont des artisans qui travaillent énormément mais dont le rêve est de devenir écrivain, poète, d'écrire des poésies, des chansons. Ils le font d'ailleurs, il y a une littérature très riche. Voilà un point important que je souhaitais faire remarquer.

Cette industrialisation progresse bien entendu. Ce sont d'abord les usines textiles qui se développent avec, encore une fois, beaucoup de femmes et d'enfants. Puis, progressivement, les mines. Je parle de révolution industrielle, mais qu'est ce que c'est ? C'est la machine à vapeur, c'est la mécanisation, c'est le changement des modes de communication. À partir des années 1840-1850, c'est le chemin de fer. Autrement dit, un monde tout entier qui se révolutionne. Le charbon devient un enjeu majeur et, avec les mineurs, il y a une nouvelle classe ouvrière qui s'impose et résiste. Rolande Treppe a écrit une thèse sur les mineurs de Carmaux² où elle montre notamment que les mineurs avaient d'abord été des paysans-mineurs. Ils sont paysans, ils vont à la mine faire leur journée de travail, mais leur activité principale reste la terre. Ils investissent leur salaire dans la terre. Progressivement la mine se développe, s'organise, s'industrialise. Il faut qu'il y ait de plus en plus de charbon, des rendements de plus en plus forts. Ce n'est plus possible qu'il y ait un va et vient de paysans, il faut qu'ils soient mineurs complets et c'est à ce moment-là qu'ils vont devenir des mineurs-paysans, même s'ils gardent tout de même un petit pied à la terre. Progressivement, ils deviendront mineurs tout court. Il y a donc une mutation considérable de l'ouvrier.

La métallurgie se développe également. Avec elle, ce sont là les classes ouvrières modernes qui émergent : mineurs, métallo, ouvriers du bâtiment. La construction bat son plein. Dans Paris naturellement, car Paris ce n'est pas que le Paris d'Hausmann. Paris a commencé à se développer énormément à partir des années 1820-1830 et il y a beaucoup de paysans qui viennent y habiter. Les limousins, par exemple, allaient travailler 8-9 mois, quelque fois moins, en ville mais restaient attachés à leur région et à la terre. Ils revenaient au pays, notamment pour se marier. À Paris, il y avait des quartiers où les limousins se regroupaient pour habiter ensemble et pour organiser par exemple une cuisine collective avec une femme bien souvent, une mère comme on disait qui venait avec eux de la campagne et qui essayait de faire de la cuisine un peu meilleure que la gargote parisienne. Tous ces gens tentent de défendre leur mode de vie, de garder leur autonomie, leur indépendance. C'est un monde vivant et tout à fait passionnant à étudier.

Encore une chose à ne pas oublier cette France dont je vous parle, c'est une France où il n'y a pas de droits sociaux. Ne l'oublions pas. Le droit de grève, c'est 1864 sous le second Empire. Le droit syndical, c'est 1884 avec la loi Waldeck Rousseau sous la III^e république. Avant cela, il n'y a pas de droits. Autrement dit, on peut très bien arrêter et faire passer devant le tribunal un ouvrier qui fait grève. Une association aussi, d'où le fait que beaucoup

¹ Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Ed. Fayard, Paris, 1981.

² Rolande Treppe, *Les Mineurs de Carmaux (1848-1914)*, Paris, Ed. Ouvrières, 1971, 2 tomes, 1012 p.

d'associations sont clandestines. C'est dans ces conditions difficiles que se développe et s'organise le mouvement ouvrier.

Maintenant, je voudrai vous dire un mot des différentes formes que prend le mouvement ouvrier. Il y a trois points que je vais évoquer rapidement : les coalitions et les grèves, les associations et les théories sociales (les formes du socialisme).

Coalitions et grèves.

On dit à cette époque plutôt coalition. Quand les ouvriers arrêtent le travail, le commissaire de police dit : « il y a une coalition ». Le mot grève ne se généralisera guère avant les années 1840 et il vient de la place de grève à Paris où se réunissaient les ouvriers quand ils cherchaient du travail. C'est la place de grève qui a donné le nom à la grève. Les coalitions et les grèves ont précédé le syndicalisme. On peut donc dire que le syndicalisme est né des coalitions et des grèves. La grève n'est pas un produit du syndicat, c'est plutôt l'inverse. Bien entendu, par la suite, les relations entre grève et syndicat vont changer complètement. C'est le syndicalisme qui souvent organisera les grèves.

Ces coalitions sont d'abord des révoltes pour commencer. Souvent c'est la manifestation d'un le ras le bol. Les révoltes les plus connues, les mieux étudiées ont été les *luddites*, terme qui vient de *ludd* et qui désigne le bris de machines. Pour nous, aujourd'hui, qui avons le respect, l'admiration des machines, cela nous paraît étrange, mais pour eux, les machines leur apparaissaient comme des ennemis qui allaient leur prendre leur travail, qui allaient les réduire au chômage, qui allaient les mettre dans ces usines dont ils n'avaient pas envie en définitive. Il y a eu beaucoup de luddites, dont une dans le midi contre l'arrivée d'une grande tondeuse mécanique, qui servait à tondre les draps. Elle était impressionnante, d'origine anglaise mais fabriquée en France. Les ouvriers savaient ce qu'était cette machine qui avait été expérimentée ailleurs. Ils savaient donc que les tondeurs de draps allaient être progressivement licenciés. Alors, ils ont organisé des révoltes contre la grande tondeuse pour qu'elle ne vienne pas. D'autres révoltes ont eu lieu mais les machines l'ont emporté.

Nous pourrions distinguer les grèves défensives et les grèves offensives. Les premières sont des grèves contre une réduction de salaire, contre l'augmentation de la journée de travail, etc. Les grèves ont d'abord été défensives, le premier réflexe étant de se défendre. Et puis, l'étude des grèves montre qu'elles sont progressivement devenues offensives. Tout du moins, il y a toujours des grèves défensives mais il y a de plus en plus de grèves offensives. C'est-à-dire des grèves pour augmenter les salaires, réduire la journée de travail, etc. Petit à petit, on observe une meilleure prise en compte de l'environnement économique par les ouvriers. J'ai étudié des grèves non pas de la première moitié du 19^e siècle mais plutôt de la seconde moitié, un peu avant la naissance de la CGT et j'ai été extrêmement frappée de voir ce que l'on pourrait appeler « la conscience de conjoncture ». Localement, ces ouvriers qui n'ont pas d'organisation, qui non pas de statistiques, pas d'instruments d'analyses, savent parfaitement quel est le bon moment pour déclencher un mouvement. Par exemple, dans une usine, quand les stocks disparaissent et qu'on leur dit « il faut y aller, un peu plus... et faudra faire une heure de plus », ils se disent « on va demander une augmentation de salaire » et très souvent ils obtiennent satisfaction car le besoin d'eux est important. Ce sentiment qu'on a besoin d'eux va progressivement être très important pour la conscience ouvrière. Et ça ils l'ont expérimenté sur le tas. C'est pour cela que l'étude de ces coalitions et grèves, avant même l'organisation du syndicalisme, nous dit beaucoup sur le mode de conscience des travailleurs et la manière dont ils veulent s'organiser aussi.

Les associations.

Comme je vous l'ai déjà dit, il n'y avait pas de droit d'associations. Il arrivait pourtant qu'on autorise certaines associations à condition qu'elles soient déclarées et reconnues raisonnables par l'administration et le pouvoir politique. Par exemple, il y a eu des formes d'associations du mutualisme. Les mutuelles étaient des associations qui prenaient des cotisations constituant des caisses qui prévoyaient le chômage, la maladie et, dans les professions les plus lésées (charpentier, menuisiers, etc.), la retraite. Il y avait également souvent une cotisation pour les enterrements. Car les ouvriers voulaient un enterrement digne et ils n'avaient pas toujours les moyens de le faire et ils se cotisaient donc pour tout cela. Dans la mesure où tout le monde y avait intérêt, il y avait beaucoup de mutuelles. Ce phénomène de mutualisation était extrêmement développé dans la région lyonnaise (Lyon, Saint-Etienne, etc.). D'ailleurs les ouvriers lyonnais de la soie avaient fondé une grande mutuelle qui se transforme dans les années 1830 lorsqu'elle demande le respect du tarif. Il y avait en effet, chez les ouvriers soyeux, une concurrence très forte dans les ateliers. Pour eux, c'était une catastrophe et ils se sont donc entendus pour qu'il y ait un tarif selon les produits. C'est là que la mutuelle devient un véritable syndicat qui se bat pour les droits salariaux des ouvriers. Cela a été un mouvement extrêmement important. Non seulement ils ont organisé des grèves, des manifestations, mais plus que cela, en 1831, c'est une véritable révolte d'ampleur colossale à laquelle dans la ville de Lyon avec des barricades et le fameux slogan des canuts « vivre en travaillant ou mourir en combattant ». C'est le produit du mutualisme des canuts lyonnais. Au fond on voit que ces mutuelles, sous leurs allures paisibles, dissimulent souvent, plus ou moins ouvertement, une véritable société de résistance. Il y avait d'ailleurs des sociétés mutuelles qui prévoyaient sans le dire un secours grève. Il faut bien avoir conscience que ces mutuelles ne concernaient pas la masse des ouvriers, surtout les ouvriers les plus qualifiés, les plus organisés.

Une chose importante également mais brièvement, c'est le compagnonnage. Il aurait d'ailleurs fallu que je commence par là. Le compagnonnage est une très vieille tradition artisanale. Il existe, au moins, depuis le Moyen-âge. Le travail est au cœur du compagnonnage, comme valeur profonde. L'apprentissage et la qualification y tiennent une place centrale. On apprend son métier par le tour de France fait par les ouvriers. Ils sont reçus par le maire, aubergiste du compagnonnage. Il y a chez eux une profonde idée de dignité, c'est très important et c'est assez ritualisé également. Il a des pratiques, notamment des rites d'initiation, qui rappellent celles de la franc-maçonnerie. On devient compagnon quand on est véritablement accepté par les plus âgés et qu'on est adoubé. Le compagnonnage, par la suite, a été considéré comme un peu moralisant, élitiste, etc. Il a apporté lui aussi sa pierre dans le mouvement ouvrier de cette époque là. L'un des grands organisateurs du compagnonnage du 19^e siècle, Agricole Perdiguier, a écrit un livre sur le compagnonnage³, absolument intéressant, dans lequel il raconte comment cela se passait pour lui au jour le jour.

Les théories socialistes.

Au 19^e siècle il y a beaucoup de théories socialistes. C'est un siècle intellectuellement foisonnant et riche en projets socialistes. Ils sont très divers mais ont quand même un point commun. D'abord ces théories ont conscience de la question sociale car s'il y a bien quelque chose qui s'affirme dans le paysage avec l'industrialisation c'est la question sociale, celle de la condition ouvrière. On ne peut plus ne pas la prendre en compte. Le paupérisme, la

³ Agricole Perdiguier, *Le Livre du Compagnonnage, contenant des chansons de compagnons, un dialogue sur l'architecture, un raisonnement sur le trait, une notice sur le Compagnonnage, la rencontre de deux frères et un grand nombre de notes...*, Paris, l'auteur, 1839.

paupérisation, la misère ouvrière, deviennent beaucoup trop visibles avec, notamment, le développement des usines. Beaucoup d'enquêtes sont alors réalisées pour tenter d'expliquer ce développement massif de la misère et proposer des solutions possibles.

On peut citer, très rapidement, quelques noms. Dans les années 1830, il y a d'abord **Saint-Simon**. Le Saint-simonisme est une doctrine qui croit en l'industrie. Saint-Simon a écrit un livre titré *Pari pour l'industrie*. Cette doctrine est pour le progrès, pour les talents, le travail. Il faut une société où les gens qui travaillent, qui ont des connaissances soient respectés, bien payés. Le saint-simonisme a beaucoup de respect pour les ouvriers et pour les intellectuels (ingénieurs). En même temps, le saint-simonisme est quelque chose qui regarde le monde. Le mot globalisation à cette époque là n'existe pas mais les saint-simonistes pensent que cela va se développer, qu'il ne faut pas rester dans son cocon. Ces derniers étaient d'ailleurs des voyageurs. Ils ont exploré toutes sortes de régions, l'Orient notamment. Ce sont des gens étonnants, passionnants. Selon eux, il fallait tout faire pour résoudre la question du prolétariat, qui était la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. La postérité du saint-simonisme est considérable. Notons par exemple que le canal de Suez est le résultat d'ingénieurs saint-simoniens en alliance avec Napoléon III qui savait très bien à quel point l'industrie était importante.

Il y a aussi **Charles Fourier**, dont la pensée est très différente de Saint-Simon. Selon lui, il faut résoudre le problème du travail en le rendant le plus attrayant. Pour ce faire, il faut surtout se demander qui aime faire quoi ? Selon les talents, les capacités, les gens doivent d'abord faire ce qu'ils aiment. Fourier a un esprit très libre. Il critique beaucoup la sexualité de son temps. La famille, le mariage, il trouve tout cela un peu ridicule. Et sa grande idée est de faire des Phalanstères, des communes. Il faut inventer tout un univers : avec des usines, des coopératives de production, des écoles, des maisons... Naturellement il faut produire pour payer tout cela et allier tout le monde (famille, enfant). Charles Fourier a écrit un grand nombre de livres sur le sujet. Il y a eu des tentatives de réalisation. Assez peu en France toutefois. Des Fourieristes furent tentés par les États-Unis, terre de pionniers. On dénombre une demi-douzaine de phalanstères fondés aux États-Unis qui ont vécu un certain nombre d'années mais ont fini par péricliter puis disparaître. En France il a eu une expérience, assez particulière, qui s'appelle le familistère de Guise qui est un genre de phalanstère mais fondée par le patron Jean-Baptiste André Godin. C'était un très bon patron, fouriériste convaincu, bon organisateur qui reversait une partie importante des revenus de l'usine au service du familistère et donc des ouvriers en quelque sorte. On peut toujours visiter aujourd'hui le familistère de Guise qui est devenu aujourd'hui un musée. Récemment, un livre de Michel Lallement a été fait sur ce sujet⁴.

Etienne Cabet, était quant à lui communiste au sens de cette époque là. C'est-à-dire qu'il pensait qu'il fallait totalement supprimer ce qui était de l'ordre de la propriété privée, que ce soit pour les maisons ou pour la production. Il a écrit *Voyage en Icarie* dans lequel il développe son idéal du point de vue du communisme. Lui aussi est allé aux États-Unis fonder une colonie icarienne qui elle aussi a fonctionné quelques années puis périclitée. Mais, lui, a séduit pas mal d'ouvriers en France, si bien que dans les années 1840, on peut dire qu'il y a presque en France un parti cabetiste. Le mot parti ne doit pas du tout prendre le sens de celui de notre époque. Il y avait des cabetistes dans beaucoup de villes qui avaient des liens entre eux.

Pour finir, je vais citer **Pierre-Joseph Proudhon** dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Un homme étonnant, autodidacte, d'une instruction extraordinaire, originaire de Franche-Comté,

⁴ Michel Lallement, *Le travail de l'utopie. Godin et le familistère de Guise*, Ed. Les Belles Lettres, 2009.

de Bezençon, qui écrit énormément et qui a des idées. Proudhon est anarchiste, mais cela ne veut surtout pas dire qu'il se fiche de tout. Au contraire, Proudhon est un homme conscient, organisé, moral, etc. Chez lui, être anarchiste signifie ne pas vouloir d'Etat. Il est très critique vis-à-vis de l'Etat et pense que le monde ouvrier est en capacité de s'organiser lui-même. Ce qui est important pour la CGT par la suite. Quel type d'organisation privilégie-t-il ? Il est « mutuelle », mais il est surtout « coopératif ». Le pouvoir ouvrier devrait s'appuyer sur des sociétés de production et de consommation, ce qui fera disparaître progressivement le capitalisme. La clé, c'est d'arriver à organiser la production entre ouvriers. Proudhon est très intéressant, son héritage pour la CGT l'est beaucoup. Hélas, Proudhon a deux énormes défauts dans ses théories : il est antisémite, pour ne pas dire très antisémite. Il ne faut pas oublier qu'il y avait un antisémitisme populaire au 19^e siècle. Les juifs étaient les capitalistes et Proudhon s'inscrivait tout à fait dans cette pensée-là. Il a écrit des textes que nous ne pouvons aujourd'hui tolérer. Par ailleurs, il était très antiféministe. Il était pour les femmes au foyer, qu'elles soient mères, ménagères et obéissantes. Il ne fallait surtout pas qu'elles travaillent à l'usine ! Pour lui, c'est l'ouvrier qui doit aller à l'usine. Les femmes devaient se contenter d'être courtisanes ou ménagères ! On peut donc ne pas être d'accord avec Proudhon tous les jours...

Désormais je vais vous parler du monde ouvrier et des révolutions du 19^e siècle. Le 19^e siècle est un siècle de révolutions. Il y a eu la grande Révolution française mais ensuite il y a des révolutions pour réaliser les idéaux de la Révolution française. Si bien que 1830, 1848, la Commune, voilà trois grands moments de révolutions au 19^e siècle. 1848, c'est prodigieux car c'est l'idée d'une république démocratique et sociale. Le rôle des artisans a été essentiel, surtout dans les grandes villes : Paris, Lyon, Marseille et quelques autres villes. On revendique le suffrage universel pour les hommes. Donc cette révolution de 1848 est passionnante, très belle avec une ouverture sur le monde car 1848 c'est également les révolutions en Europe, en Pologne, en Italie, en Allemagne. Il y avait l'idée d'une Europe révolutionnaire qui est d'une grande nouveauté. Mais cela n'a pas très bien fini, avec les fameuses journées de juin 1848. Les ateliers nationaux qui avaient été créés pour donner du travail aux chômeurs fonctionnent très mal, ce n'est pas organisé, on ne paie pas des gens, les gens meurent de faim... et on envoie l'armée contre eux : des milliers de morts.

Alors comment croire en une République qui tue ses prolétaires ? C'est la raison pour laquelle les ouvriers se sont retirés de la République, pour 20 ans, en votant pour Napoléon III. Il y avait une tradition napoléonienne forte, le peuple a donc cru en Napoléon III. Un Napoléon populiste, même si il n'est en rien comparable au Front national d'aujourd'hui.

Les ouvriers sont engagés dans la révolution et bien entendu La Commune. Là aussi il faut voir la conjoncture de la Commune : guerre franco-allemande, guerre perdue, catastrophe nationale, armistice, république proclamée le 4 septembre 1870.

Les ouvriers parisiens, mais pas seulement, sont révoltés par l'idée de l'armistice. Ils ne veulent pas que l'on abdique devant l'Allemagne et ils protestent, n'acceptent pas l'armistice et ils forment une Commune révolutionnaire qui est à la fois très patriotique (on peut résister contre l'Allemagne on peut relever le drapeau de la nation) et d'autre part socialiste car il y a des ouvriers, des artisans, le peuple, je dirai le petit peuple de Paris. Cela dure 60 jours mais durant ce temps il y a eu des quantités de projets, un imaginaire qui est la résurgence, l'aboutissement de toutes ces théories dont on a parlés. La Commune, est réprimée dans le sang par l'armée versaillaise qui est républicaine. Il y a donc rupture entre le monde ouvrier et cette III^e République. Il y a un mouvement de retrait de monde ouvrier par rapport à la politique, par rapport à la République. Un homme comme Jaurès souffrira beaucoup de tout

cela. Les gens penseront de lui qui est un politicien comme les autres. Tout cela laisse des traces extrêmement importantes.

Nous arrivons donc aux années qui précèdent la naissance de la CGT. Quelle est la situation de la classe ouvrière à la veille de la création de la CGT ? C'est une classe ouvrière nombreuse, elle est une catégorie sociale ascendante. L'industrialisation progresse, particulièrement dans certaines régions : le Nord, la Lorraine, etc. Il y a désormais des ouvriers conscients et organisés : mineurs, métallurgistes, ouvriers du bâtiment, une classe ouvrière relativement virile à la fois dans la composition et même dans son idéal. L'ouvrière, vous le savez, c'est d'abord la femme de l'ouvrier. Une majeure partie partage un peu l'idée de Proudhon : l'homme à l'usine, la femme à la maison. L'ouvrière quand elle travaille, travaille seulement une partie de sa vie, en général de 12-13 ans jusqu'au mariage, puis après que les enfants soient élevés. Mais elle n'est pas considérée comme une ouvrière à part entière d'où d'ailleurs la difficulté du syndicalisme pour les femmes. Cela n'a pas été simple. Ce qui était important c'était les bataillons virils de la classe ouvrière.

Cette classe ouvrière est relativement organisée au moment où la CGT va se créer. Il y a déjà des syndicats. L'expression chambre syndicale est d'ailleurs née sous le Second Empire. Il y a des syndicats de branches et progressivement on a créé des fédérations et c'est un peu, au fond, couronnée par ces fédérations que va se créer la CGT. Donc la classe ouvrière est organisée, elle a ses symboles, dont le plus éclatant est le 1^{er} mai qui existe pour la première fois en 1890 (cinq ans avant la création de la CGT). Ce jour là les ouvriers doivent tous s'arrêter de travailler pour manifester leur unité vis-à-vis des pouvoirs publics, des patrons, etc. La grande revendication de l'époque, ce sont les trois 8 (8 heures de sommeil, 8 heures de travail et 8 heures de loisirs), qui indique par ailleurs qu'il s'est passé beaucoup de choses car à cette époque là on travaillait 10 heures et non plus 16 heures comme dans les années 1840. Le mouvement ouvrier a ses organisations, ses bataillons, ses symboles, sa pensée très autonome. L'idée que la classe ouvrière doit résoudre elle-même ses problèmes et qu'elle ne peut compter que sur elle-même.

Pour conclure d'un mot, la CGT, le mouvement ouvrier, s'inscrit dans une longue histoire. Si bien des aspects ont disparu, été oubliés, d'autres ont perduré et constitué des héritages dont on trouve encore les traces aujourd'hui. Il ne faut pas oublier le rôle de l'histoire.